

Guy LAFON

L'HEUREUSE ANNONCE ET LA FOI

En lisant l'Épître aux Romains

**« UNE HEUREUSE ANNONCE DE DIEU »**

*(1) Paul, esclave de Christ Jésus, envoyé par appel, mis à part pour une heureuse annonce de Dieu, (2) qu'il annonça d'abord en passant par ses prophètes dans des écritures saintes, (3) au sujet de son fils, devenu de la semence de David selon la chair, (4) défini fils de Dieu, en puissance, selon un esprit de sainteté du fait d'une résurrection des cadavres, Jésus Christ, notre Seigneur, (5) par qui nous avons reçu grâce et envoi pour une écoute soumise de foi dans toutes les nations en son nom, (6) parmi lesquelles vous êtes, vous aussi, appelés de Jésus Christ, (7) à tous ceux qui, à Rome, sont aimés de Dieu, saints par appel, grâce à vous et paix venant de Dieu, notre Père, et du Seigneur Jésus Christ.*

ÉPÎTRE AUX ROMAINS, I, 1-7

**Dieu dans le champ de la communication**

Nous sommes libres de donner au nom de *Dieu* la signification que nous voulons. Or si, comme c'est le cas ici, nous parlons d'une *heureuse annonce de Dieu*, nous faisons entrer dans la signification du nom de *Dieu* un trait qui ressortit à la communication. En effet, quelque fonction que nous attribuions à *Dieu* dans cette *heureuse annonce*, qu'il en soit l'émetteur ou l'objet ou qu'il soit l'un et l'autre à la fois, nous entendons bien désigner par ce nom un être qui, entre autres propriétés, appartient au champ de la communication.

L'originalité d'une telle approche ne doit pas nous échapper. Car ce n'est pas ainsi que d'ordinaire, comme le reconnaissait Bergson, « la philosophie parle de Dieu. » Mais il rappelait qu'il existe une autre conception de Dieu que celle qui est assez généralement proposée par la philosophie. Avec celle-ci, en effet, « il s'agit si peu du Dieu auquel pensent la plupart des hommes que si, par miracle, et contre l'avis des philosophes, Dieu ainsi défini descendait dans le champ de l'expérience, personne ne le reconnaîtrait. Statique ou

dynamique, en effet, la religion le tient avant tout comme un Être qui peut entrer en rapport avec nous. »

Ces observations sont tout à fait fondées. Elles nous avertissent qu'il ne va pas de soi d'adopter une définition de *Dieu* qui comporte en elle la possibilité qu'il entre « en rapport avec nous ». Rien n'empêche, en effet, d'entendre ce nom de *Dieu* comme le plus apte à signifier l'absence de toute possibilité de communication. Dès lors, si répandue que soit l'acception du nom de *Dieu* telle qu'elle est reçue dans les religions, nous devons être conscients de la décision importante que nous prenons implicitement en employant l'expression d'*heureuse annonce de Dieu*.

À vrai dire, reconnaissons-le, nous n'affirmons la communicabilité comme une propriété attachée au nom de *Dieu* que parce que nous estimons que de fait, dans l'histoire, une communication s'est produite et que nous pouvons utiliser ce nom de *Dieu* pour désigner son auteur ou son objet. Ainsi, avec *Paul*, disons-nous : ...*une heureuse annonce de Dieu, qu'il annonça d'abord en passant par ses prophètes en des écritures saintes*.

### **L'adresse, la transmission et l'accueil de la communication de Dieu**

Une *heureuse annonce de Dieu* occupe donc un certain temps et un certain lieu dans le cours de l'histoire. Bien plus, lorsque nous apprenons quel est son contenu, nous découvrons qu'il n'est autre qu'une certaine histoire, celle de quelqu'un, nommé *fils de Dieu*. Par conséquent le nom de *Dieu* désigne à la fois celui qui envoie une *heureuse annonce* et celui qui, en quelque sorte, est présent dans son objet, puisque ce dernier n'est autre que la personne de son *fils* qui, dans l'histoire, meurt et ressuscite. Ainsi se poursuit le tracé de la communication de *Dieu* : d'abord en des *écritures* prophétiques, qui sont *saintes*, et, ensuite, dans la destinée du *fils de Dieu, Jésus Christ, notre Seigneur*, par le déploiement de la *puissance* d'un *esprit*, qualifié, lui aussi, par la *sainteté*.

Il n'y a dès lors rien d'étonnant si la transmission de cette *heureuse annonce* est confiée à quelqu'un – ici, à *Paul* – qui, lui aussi, est défini par des traits qui relèvent de la communication : il est *envoyé par appel*, *mis à part pour une heureuse annonce de Dieu*. S'il peut se présenter lui-même comme un *esclave de Christ Jésus*, c'est parce que, en dehors de sa fonction de messenger, il n'a pas de *puissance*. Car, ici du moins, toute la *puissance*, s'il y en a, se manifeste dans l'*heureuse annonce de Dieu*, c'est-à-dire dans la destinée de *Jésus-Christ* et dans la communication, présente et à venir, de l'événement que demeure pour tous cette destinée.

En effet, en se nommant lui-même *esclave*, *Paul* laisse clairement entendre qu'il n'a pas de *puissance*. En outre, l'*envoyé par appel* ne manque pas de mentionner que son *envoi* n'est lui-même qu'une *grâce* qui lui a été faite. Il n'est donc qu'un mandataire, il parle au *nom* d'un autre, *Jésus Christ, notre Seigneur*. De plus, il ne choisit pas quels seront les destinataires de l'*heureuse annonce* : celle-ci le dirige vers *toutes les nations*, indistinctement. Enfin, puisqu'il s'agit de communication, la diffusion et la réception de l'*heureuse annonce* ne peuvent se produire que moyennant une *écoute soumise de foi*. Mais ce n'est pas à lui que la *foi* fait allégeance.

Ce dernier aspect mérite de retenir tout spécialement l'attention. Car la *foi*, dans l'acception la plus générale de ce mot, n'est pas accessoire dans le processus de toute communication effective. Ceux qui interviennent dans ce processus, à titre d'émissaire, de messenger ou de destinataire, doivent croire qu'elle se produit et qu'elle leur est adressée, quoi qu'ils en fassent par ailleurs, qu'ils y adhèrent ou qu'ils la rejettent ou même s'en excluent. Il en va de même ici, dans le cas particulier qui nous occupe, dans cette *heureuse annonce de Dieu*.

C'est pourquoi, dans les paroles d'adresse qui ouvrent sa lettre, *Paul* déclare à ses correspondants qu'ils sont, eux *aussi*, *appelés de Jésus Christ*. C'est une autre façon de dire qu'ils sont, comme lui, pris dans l'opération de la communication de *Dieu* lui-même. En effet, *tous*, quels qu'ils soient, et où qu'ils soient – à *Rome*, en l'occurrence – sont *aimés de Dieu* et ils sont *saints par appel*. Comment, dès lors, ne recevraient-ils pas *grâce...et paix* ? Non pas venant de *Paul*, sinon médiatement, mais, très radicalement, de *Dieu, notre Père, et du Seigneur Jésus Christ*.

### **La communication de Dieu entre virtualité et actualité**

Il nous faut revenir sur la distinction que nous avons faite entre le nom de *Dieu*, entendu par la philosophie, et ce même nom, tel que l'entendent les religions. Cette distinction est féconde. En l'acceptant, nous sommes détournés de nous aligner sur la philosophie ou, du moins, sur une certaine conception de la philosophie. Mais devons-nous pour autant nous associer avec les religions, au prétexte qu'elles tiennent *Dieu* « avant tout comme un Être qui peut entrer en rapport avec nous » ?

Comme nous l'avons observé, mais il faut nous laisser instruire davantage encore par ce fait, quand nous parlons d'une *heureuse annonce de Dieu*, nous n'avons que faire de la possibilité pour *Dieu* « d'entrer en rapport avec nous » ou, en tout cas, nous ne la posons pas d'abord. On l'a dit, nous concluons sa communicabilité de sa communication effective. Or ce mouvement de pensée est de grande conséquence. Il nous invite à un remaniement dans la conception que nous avons du temps.

Quand nous parlons de possible et d'impossible, nous estimons que le possible peut être, qu'il ne lui manque que d'être réel, tandis que l'impossible, ne pouvant pas être, n'est pas du tout. Or ces distinctions ne nous sont pas de grand secours pour penser une *heureuse annonce de Dieu*. En effet, celle-ci n'a jamais été ni possible ni impossible. Elle a toujours été réelle. S'il y a une distinction qui nous éclaire sur elle, c'est celle du virtuel et de l'actuel.

En effet, nous apprenons que cette *heureuse annonce de Dieu, Dieu lui-même l'annonça d'abord par ses prophètes dans des écritures saintes*. Il y eut donc un temps où elle était virtuelle, non actuelle mais réelle. Maintenant elle est, réellement et actuellement, confiée à *Paul*, qui est *envoyé par appel*. Pour *toutes les nations*, elle est à l'état non pas impossible ni même possible, mais virtuel, et donc réel. Pour tous les *appelés de Jésus Christ*, pour *tous ceux qui, à Rome, sont aimés de Dieu, saints par appel*, de virtuelle qu'elle a été, comme pour tous, elle est devenue actuelle. Bref, avec cette *heureuse annonce de Dieu*, on ne passe pas de l'impossible au possible ni du possible au réel mais du virtuel à l'actuel et, quand on est dans le virtuel, on est déjà dans le réel.

Dans sa réalité l'*heureuse annonce de Dieu* n'est donc jamais advenue, puisqu'elle a toujours été réelle. Mais, certes, sa modalité a varié : elle est passée et elle passe encore sans cesse du virtuel, qui n'a rien de commun avec l'irréel, à l'actuel. Il en allait ainsi avant même que ne s'accomplisse, dans l'histoire, la destinée de *Jésus Christ, notre Seigneur, le fils de Dieu*. Il en va de même encore après. Bien plus, avant même d'être seulement *annoncée*, elle n'était ni possible ni impossible mais déjà virtuelle, autrement toutefois que lorsque l'*annonce* en fut faite.

En tout cas, tout au long de l'histoire, cette *heureuse annonce de Dieu* se termine sans cesse à la *foi* ou, du moins, à de la *foi*. Car, comme on l'a observé, quelle que soit la modalité d'un processus de communication, il implique que ses acteurs croient en lui. Ainsi le temps qui suit le déroulement de la destinée du *Christ Jésus* ressemble-t-il à celui qui l'a précédé comme aussi, d'ailleurs, le temps des contemporains de cette destinée : il est un temps de *foi*.

Il y a cependant du nouveau dans la destinée du *Christ Jésus*. Ce que nous disons d'elle, l'énoncé que nous en formons, exprime l'extrême et proprement insondable association qui court entre *Dieu* et nous, l'intimité et la profondeur inimaginable de la communication qui va de Lui à nous, bref, la réalité d'une alliance qui sans cesse passe de la virtualité à l'actualité.

Comment pouvons-nous penser la nouveauté qui apparaît dans ce que nous disons du *Christ Jésus* ?

### **L'objet symbolique dans la communication de Dieu**

*Paul* déclare en quoi consiste la nouveauté du *Christ Jésus* en formulant le contenu de l'*heureuse annonce* qui est reçue par une *écoute soumise de foi*. Ce contenu, dans lequel *Christ Jésus* est impliqué, consiste en deux affirmations conjointes.

Voici la première : *Christ Jésus est de la semence de David selon la chair* et aussi, inséparablement, *fils de Dieu*.

Et voici la seconde : cette identité propre à *Christ Jésus* et, notamment, en elle, son identité de *fils de Dieu*, est *définie selon un esprit de sainteté, en puissance, du fait d'une résurrection des cadavres de Jésus Christ, notre Seigneur*

Ces deux affirmations ne sont pas de même nature ou, si l'on veut, n'ont pas le même statut à l'intérieur de la communication. L'une, la première, se présente comme une définition de *Christ Jésus* à partir de son origine ou de la reconnaissance qui est faite de lui : il est *fils*, soit de *Dieu*, soit, par voie de descendance, de *David*. L'autre affirmation, la seconde, porte sur son histoire : *Jésus Christ, notre Seigneur* est mort et *ressuscité*.

Ces deux affirmations sont étroitement liées l'une à l'autre. Elles se tiennent en tant qu'elles constituent l'objet même de la communication : elles sont le corps du message de l'*heureuse annonce de Dieu*. Comme on peut le constater en les lisant, le nom de *Dieu* est présent dans l'une et dans l'autre : c'est lui qui, pour ainsi dire, les soude l'une à l'autre.

Il nous faut maintenant tenter de comprendre le lien qui existe entre cet énoncé et, d'autre part, le procès de communication dans lequel il se rencontre. Que dit-il sur ce procès et, simultanément, que pouvons-nous comprendre de cet énoncé lui-même du fait qu'il est l'objet communiqué, le message d'une *heureuse annonce de Dieu* ?

En formulant ainsi l'objet de notre recherche, nous adoptons une démarche dont on peut dégager le principe. Il n'est pas indifférent de rappeler ici ce dernier.

Toujours l'objet d'une communication, quelle qu'elle soit, dit quelque chose sur la communication elle-même, parle d'elle, si l'on ose s'exprimer ainsi. C'est pourquoi, quelle que soit sa réalité de chose (!), la référence qu'il porte en lui à quelque chose qu'on pourrait extraire du procès de la communication, cet objet est toujours symbolique, si du moins l'on veut bien reconnaître à ce dernier terme une fonction de lien dans le procès de communication entre l'émetteur et le destinataire.

### **La communication de Dieu dans son objet symbolique**

À ne considérer que le nom employé pour désigner celui qui est l'objet du message, *Christ Jésus* ou *Jésus Christ*, on constate qu'il est composé de deux éléments. Or, quoi qu'il en soit de la signification qu'ils portent chacun, « Dieu sauve » pour *Jésus* et « Oint » pour *Christ*, ils appartiennent à des aires linguistiques différentes : *Christ* est grec, même s'il s'agit d'une traduction, tandis que *Jésus* est hébraïque. Ainsi la communication s'inscrit-elle déjà dans le nom de celui dont on parle, puisque ce nom met en rapport deux termes ayant chacun une appartenance culturelle qui lui est propre.

Mais il y a davantage encore. Dans la qualification de *filis*, attribuée à *Christ Jésus* ou à *Jésus Christ*, convergent, au sens le plus rigoureux du mot, deux natures. Ce titre de *filis*, en effet, est pareillement utilisé pour désigner une même personne qui, comme on l'a noté déjà, est née ou reconnue comme appartenant à deux instances qu'on ne peut confondre mais qui se rencontrent en elle. Ainsi, en distinguant, sans les séparer, la *chair* et l'*esprit de sainteté*, affirme-t-on la rencontre de l'humain et du divin. C'est comme *filis* qu'une unique personne est entendue comme un point de contact et de jonction entre deux grandeurs, non certes incompatibles, mais nettement distinctes.

Or, cette dualité et cette union n'affectent pas *Christ Jésus* ou *Jésus Christ* seulement dans l'expression de son identité. Son histoire en porte la marque. *Fils*, il l'est *devenu de la semence de David selon la chair*. *Fils de Dieu*, il ne l'est pas *devenu* mais il a été *défini* tel, *en puissance, selon un esprit de sainteté du fait d'une résurrection des cadavres*.

Il y là comme deux trajets, inverses l'un de l'autre, qui se terminent sur un même individu. *Selon la chair* il n'est pas *filis* sans le *devenir*, car il ne l'est pas d'emblée : il accède donc à cette identité filiale. En revanche, il n'a pas à devenir *filis de Dieu*, à acquérir cette identité. Mais que serait celle-ci au cas où, dans l'histoire, c'est-à-dire, d'une certaine façon, *selon la chair* encore, elle ne serait pas *définie*, c'est-à-dire, reconnue, affirmée ? Et comment peut-elle l'être, sinon par le déploiement, dans cette même *chair*, d'une *puissance* qui unira à cette *chair* un principe autre qu'elle-même, *un esprit de sainteté*, en un événement qui est,

inséparablement, de *chair* et d'*esprit*, et c'est la *résurrection des cadavres*. C'est ainsi que *Christ Jésus* ou *Jésus Christ* est *filis*. Mais il l'est singulièrement, de façon unique.

## **La foi dans la communication de Dieu**

Quand nous recevons cette *heureuse annonce de Dieu* avec une *écoute soumise de foi*, nous apprenons que *Jésus Christ* est *notre Seigneur*, que nous sommes *saints par appel*, des *appelés de Jésus Christ*. En conséquence, inclus que nous sommes tous dans ce procès de communication, dépendants que nous sommes *du Seigneur Jésus Christ*, nous apprenons que, nous *aussi*, nous sommes *aimés de Dieu* et aussi ses *filis*, puisque le message qui nous atteint nous apporte *grâce...et paix venant de Dieu, notre Père*.

Ainsi les destinataires de l'*heureuse annonce de Dieu* sont-ils constitués, réellement et virtuellement, non encore actuellement, de *toutes les nations*. Autrement dit, *Dieu* communique avec les hommes d'une façon qui toujours dépend de la particularité de chacun. Mais cette particularité n'arrête ni ne restreint le procès de la communication elle-même : par principe, celui-ci est universel.

De cette universalité de principe nous avons beaucoup à apprendre. Nous pouvons, notamment, à partir d'elle, reprendre à nouveaux frais ce que nous avons affirmé sur la communicabilité de *Dieu*.

Si nous avons pu déclarer que *Dieu* était communicable parce que, de fait, il se communique, ce n'est pas parce que nous estimions que *Dieu* communiquait nécessairement avec nous. Pourquoi donc alors avons-nous affirmé que *Dieu* entre de fait « en rapport avec nous » ?

Pour répondre à cette question nous pouvons nous inspirer d'une remarque de Pascal. Nous lisons ceci dans les *Pensées* : « Si l'on veut dire que l'homme est trop peu pour mériter la communication avec Dieu, il faut être bien grand pour en juger. » Or, ajouterons-nous, personne n'est assez « grand pour en juger ».

Pourquoi ?

Non point parce que nous serions tous trop petits mais parce que nous sommes tous déjà engagés dans la communication, parce que nous ne pouvons pas nous en extraire, parce que c'est en elle et, si l'on peut dire, sur son mode, que nous prononçons tous les noms qui courent dans nos entretiens et, entre autres, celui de *Dieu*. Comme beaucoup d'autres noms, nous nous passons donc celui-là les uns aux autres. Par conséquent, comme il arrive pour tout message que nous recevons, nous lui ajoutons une *foi* élémentaire. Sinon, nous sortirions du champ de la communication.

Mais, disons-le aussitôt, il y a loin de cette *foi* à ce qui est nommé ici une *écoute soumise de foi*. Car l'*écoute soumise de foi* consiste dans le pur accueil d'une communication qui nous est faite et nous unit tous ensemble à celui qui la fait, elle est une assurance, transmise et acceptée comme un don qu'on reçoit.

Tous, nous disons ou entendons dire « *Dieu* » avant de penser à ce que veut dire, à ce que signifie ce nom de *Dieu*. Sans abus de langage, nous pouvons donc avancer que tous nous croyons d'abord à ce nom de *Dieu* de cette *foi* élémentaire qu'on vient de dire. Mais nous n'y croyons pas avec la certitude, quelque obscure qu'elle soit, qu'en croyant à ce nom nous sommes à tout jamais pris dans le procès d'une communication qui fait de nous des *saints* ou encore des *aimés de Dieu*. Or, c'est à cette *foi* que se termine *l'heureuse annonce de Dieu*, telle qu'elle est entendue dans l'adresse de l'Épître aux Romains.

## **Jésus-Christ et la charité**

C'est encore Pascal qui peut ici nous éclairer. On sait quelle fonction décisive il accordait à *Jésus Christ* à l'intérieur de *l'heureuse annonce de Dieu*. Quelques textes suffiront pour nous le rappeler.

« Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Sans ce Médiateur, est ôtée toute communication avec Dieu... » - « Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes. / Ainsi, sans l'Écriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature. »

Retenons : « ...l'Écriture, qui n'a que Jésus-Christ pour objet... » Car Pascal encore, employant de nouveau ces termes d' « objet » et d' « Écriture », déclare ailleurs ceci :

« Tout ce qui ne va point à la charité est figure. / L'unique objet de l'Écriture est la charité. / Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure. Car, puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré. / Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire notre curiosité, qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire, et nous aimons la diversité ; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités, qui mènent au seul nécessaire... »

Que pouvons-nous conclure du rapprochement de ces textes ?

À l'évidence, la « figure » n'a pas l'inconsistance de l'image, ni même de la représentation. Mais elle est un arrêt dans un mouvement. Il en va tout autrement pour l' « objet », qui est indépassable et toujours ultime, à quelque moment qu'il se présente dans le mouvement en cours.

Ainsi Pascal soutient-il que « ...l'Écriture...n'a que Jésus-Christ pour objet... » et aussi que « l'unique objet de l'Écriture est la charité... » Or, manifestement, la « charité » n'est pas une chose, pas même quelqu'un, comme l'est « Jésus-Christ », mais, comme lui, elle n'est pas une « figure », elle est un « objet » : celui-ci n'est autre que le mouvement même dans lequel se trouve « Jésus-Christ », étant entendu que la « charité » et « Jésus-Christ » sont homogènes et que la foi, qui s'attache à l'un et l'autre et les reçoit tous les deux, est l'assurance de leur coïncidence, mieux même, de leur identité.

Comme *Paul*, Pascal parle en étant conscient qu'il ne sort pas de la communication, et surtout quand il écrit sur notre « communication avec Dieu ». Pour eux deux, « Jésus-Christ » et la « charité » constituent l' « objet », unique et simple, réel et symbolique à la fois, de *l'heureuse annonce de Dieu* qui nous est adressée. Celle-ci nous introduit dans un mouvement, toujours le même, qui n'est aucunement une « figure », le mouvement, qui est *Dieu* même, par lequel la « charité » nous emporte et aussi nous transforme. Or ce mouvement écarte toutes les « figures », par lesquels cependant il passe, et il écarterait jusqu'à « Jésus-Christ » lui-même si, hypothèse impossible, il n'était pas identique à la « charité » même et à *Dieu*, s'il n'était, pour parler encore comme Pascal, que « figure figurante » et non pas « figure figurée ».

## La Parole et le Fils

Lisons maintenant une page, restée justement célèbre, de Jean de la Croix dans *La Montée du Carmel*.

« Si je t'ai tout dit en ma Parole qui est mon Fils, Je n'en ai point d'autre que Je te puisse maintenant répondre ou révéler qui soit davantage que cela ; regarde-Le seulement parce que Je t'ai tout dit et révélé en Lui, et tu y trouveras encore plus que tu ne demandes et plus que tu ne saurais souhaiter. Tu veux une parole ou une révélation qui n'est seulement qu'en partie ; et si tu Le regardes bien, Tu y trouveras tout ; parce qu'Il est toute ma parole, ma réponse, toute ma vision et révélation, laquelle Je vous ai déjà parlée, répondue, manifestée et révélée, vous Le donnant pour frère, pour compagnon, pour maître, pour prix et pour récompense. Car depuis que J'ai descendu avec mon esprit sur Lui au mont de Thabor, disant : *Voici mon Fils bien aimé, auquel Je me suis plu, écoutez-Le*, » J'ai retiré ma main de toutes ces manières d'instructions et de réponses ; écoutez-Le ; car Je n'ai plus de foi à révéler ni de choses à manifester. Que si Je parlais auparavant, c'était en promettant le Christ, et si l'on M'interrogeait, ce n'était que pour demander et espérer le Christ, où ils devaient trouver toute sorte de bien (comme la doctrine des évangélistes et des apôtres le fait maintenant savoir). Mais à présent qui m'interrogerait de même et voudrait que Je lui répondisse ou que Je lui révélasse quelque chose, ce serait encore Me redemander le Christ et Me demander plus de foi et dire qu'il y a défaut en elle, qui est déjà donnée dans le Christ ; et ainsi il ferait grande injure à mon Fils bien-aimé ; parce que non seulement en cela il manquerait à la foi, mais L'obligerait à s'incarner à nouveau et à passer par sa première vie et sa première mort. Tu n'as plus rien à Me demander, ni à désirer des révélations ou visions de ma part. Regarde-Le bien, tu y trouveras tout cela déjà fait et donné et encore plus. »

Cette page de Jean de la Croix semble inspirée par l'adresse de l'Épître aux Romains, tant nous y retrouvons les thèmes et le climat auxquels celle-ci nous a habitués.

Comme chez *Paul*, c'est Dieu, le Père, qui parle, qui nous parle, et il parle de la communication qu'il a déjà engagée avec nous. C'est elle qui a été attendue et espérée. Elle se continue. Mais maintenant qu'elle s'est produite « en ma Parole qui est mon Fils », dit Dieu, elle n'a plus, comme toujours, comme déjà dans le passé, d'autre terme en lequel elle s'achève, toujours nouvelle, que la *foi*. Car la nouveauté est là, dans la foi qui accueille, celle d'aujourd'hui n'étant pas celle d'hier.

Quant au Christ, il est, dans l'histoire de cette communication, l'objet, réel et symbolique à la fois, qui fait que cette communication n'est pas vide ni même insuffisante, bien que, dit *Dieu* en s'adressant à chacun, « tu y trouveras encore plus que tu ne demandes et plus que tu ne saurais souhaiter. » Il s'agit bien d'une rencontre effective, plénière, sans reste. Cependant d'avoir commencé, de virtuelle être devenue actuelle dans le passé, ne la voue pas à l'achèvement mais à un renouvellement sans fin de son actualité. Qui penserait autrement, dit Dieu, « ferait grande injure à mon Fils bien-aimé ; parce que non seulement il manquerait à la foi, mais L'obligerait à s'incarner à nouveau et à passer par sa première vie et sa première mort... » On ne saurait mieux exprimer le caractère, inséparablement et indépassablement réel et symbolique, de l'« objet » qu'est le Christ, si l'on tient à s'exprimer dans la langue de Pascal.

### **Un Dieu de parole**

Pascal et Jean de la Croix n'ont été invoqués ici que pour rappeler que la plus exigeante pensée chrétienne a suivi les traces laissées, entre autres, par *Paul*, quand il adoptait une démarche qui est celle de la communication, quand il saluait les croyants de *Rome* en les entretenant d'une *heureuse annonce de Dieu*.

À la réflexion, on ne s'en étonnera pas et on se demandera même comment il aurait pu faire autrement et comment, très généralement, la pensée chrétienne pourrait bien prendre un autre chemin.

En effet, penser selon la communication n'est pas une option libre. Si l'on accorde que la parole, au sens le plus étendu de ce mot, marque l'humanité au point de la caractériser en propre, on conviendra que rien n'échappe à la communication. Toujours nous nous adressons à quelqu'un, même dans le silence, et les contenus de nos conversations nous lient les uns aux autres et nous tiennent entre nous. Si nous rappelons ici ces vérités, devenues maintenant pour beaucoup évidentes, ce n'est pas pour englober *l'heureuse annonce de Dieu* dans l'interminable conversation qui fait l'histoire humaine. C'est, tout au contraire, pour l'y situer, mais dans sa singularité.

Si le nom de Dieu a quelque sens pour les humains, ils ne peuvent le concevoir que comme un nom qui désigne un être de parole. En effet, contrairement à une évidence trompeuse, nous ne pouvons pas supposer que *Dieu* d'abord existe et ensuite se mette à communiquer. Car Dieu ne parlerait jamais si nous supposons qu'il doit passer de la parole possible à la parole effective. Si nous affirmions un tel passage, nous pourrions toujours nous soupçonner de le faire parler, de lui attribuer arbitrairement la faculté de parole, de transposer en lui ce qui est en nous et entre nous, bref, de parler à sa place.

Si Dieu communique avec nous, c'est donc que de lui-même et en lui-même, si l'on ose s'exprimer ainsi, il est parole. On sait, du reste, que la pensée chrétienne reconnaît en Dieu, dans son être, non pas, comme on le prétend parfois, une multiplicité mais un mouvement qui s'apparente à un dialogue. Et ce dialogue ne vient pas en plus de ce que Dieu est, il ne lui est pas accidentel mais essentiel. Il constitue son être même. On aura reconnu ce que la théologie chrétienne nomme le dogme de la Trinité.

Or, comme on l'a observé, l'existence d'un tel mouvement transparait dans les rapports qui se dessinent, selon *Paul*, entre *Dieu* et son *filis*. Car la filiation divine de *Jésus Christ*, le lien unique qui unit celui-ci à *Dieu* sont *définis* pour nous *du fait d'une résurrection des cadavres*, par un acte de *puissance*, selon *l'esprit de sainteté*, c'est-à-dire par la réalisation, par l'inscription, jusque dans la *chair*, d'une naissance qui triomphe de la mort. On aura reconnu le dogme de l'Incarnation et son lien avec celui de la Trinité.

Mais de cette histoire de *Jésus Christ* nous ne sommes pas les spectateurs. Nous n'en sommes même pas seulement informés, comme des gens qui seraient tenus au courant de ce qui arrive. Elle nous est communiquée comme un message qui opère, qui possède une vertu performative : nous en sommes changés, pour peu que nous recevions ce message dans *une écoute soumise de foi*. C'est bien pourquoi, d'ailleurs, il s'agit de ce que *Paul* lui-même nomme *une heureuse annonce de Dieu*. Oui, elle est *heureuse*, nous ne pouvons que nous en réjouir. On l'a remarqué, *Dieu*, pour finir est nommé *notre Père* : l'accueil du message nous fait nous regarder comme des *filis*. Nous aussi, comme *Jésus Christ*, nous naissons et nous sortons de la mort. On aura reconnu le dogme de la Rédemption et son lien avec les deux précédents.

Guy LAFON

Clamart, le 31 janvier 2007